

I

J'ai longtemps veillé. C'est l'illusion dont je veux m'aveugler. Par amour-propre. Ma peine a sommé mon corps de résister. Bon petit soldat, il a d'abord cédé à cette exigence légitime, puis ses propres limites l'ont vaincu.

Je me suis endormie au creux de ce vieux canapé défoncé, élimé, qui m'a accueillie très tard dans la nuit en m'étreignant de son odeur de cuir parfumé. Je l'ai reconnue aussitôt ; elle a le don de m'émouvoir dans l'univers glacial de mobilier contemporain qu'affectionne mon père. Une main bienveillante, protectrice a tiré sur mes épaules une couverture. Elle a aussi allumé une bougie sur la petite table à proximité, et mon regard, avant de sombrer, est resté longtemps fixé sur cette flamme qui s'est noyée peu à peu dans sa propre nourriture, ne laissant au petit matin qu'une matière blanchâtre dans laquelle deux insectes, tragiques, se sont cristallisés.

Il doit être six heures. Un coup d'œil vers le ciel : l'aube frappe à la porte-fenêtre restée entrouverte. Un filet d'air frais entre ; il vient chatouiller mon nez ; il a l'odeur des montagnes. Entre le foin et la fleur. Je m'enfonce sous la couverture, cale un peu plus mes reins contre un coussin.

Je rêve d'odeurs de café et de pain grillé, de petit-déjeuner joyeux, de rire fou et tendre à la fois, peut-être de cœur à cœur. Et je sais qu'une journée de chagrin m'attend à la place. Je ne suis pas pressée de rejoindre ce qui ne me rend pas heureuse. Je serre très fort les paupières sur la réalité pour ne pas l'envisager.

Lorsque je suis arrivée la veille, à près de vingt-trois heures, Claudine était là, sur le seuil, enveloppée dans un grand châle, douce, maternelle. Sous le halo jaune de la lampe d'extérieur que dévorait une nuée de papillons de nuit, son gros ventre pointait dans l'épaisseur du tissu et découpait une silhouette fantasmagorique contre le mur blanc de la maison. La fin de la grossesse lui a donné un masque de loir qui lui aiguise les traits et la rend encore plus jolie.

Elle m'a enlacée, soutenue, portée presque. Et son sourire brillant, l'éclat de ses dents, les reflets de ses boucles, tout ce qui rend si belle une femme enceinte dans sa simplicité originelle, loin des complications des sentiments humains, m'ont fait un bien fou. Je me suis rendue à elle avec un apaisement qui m'a menée au bord des larmes. Les premières larmes libératrices, celles qui sont vraiment utiles, car elles évacuent la colère rentrée, mauvaise, qui vous ronge comme un chancre et empêche l'introspection. Le bouchon de sanies qu'on expulse avant décantation.

Mon père est absent. Je le savais déjà avant d'arriver. Cela me soulage, en un sens. Je n'ai pas envie d'affronter tout de suite son regard, car je sais par avance qu'il sera plein de désapprobation et de toutes ces critiques qui restent le plus souvent muettes et qui n'en sont que plus dures parce qu'elles ne sont jamais formulées. Quels parents au monde peuvent se targuer de connaître vraiment leur enfant ? On le leur pardonne volontiers s'ils font l'effort de chercher à le

comprendre et si, de temps à autre, ils acceptent ses fautes ou ses erreurs. Ce n'est pas le cas de mon père.

Mon voyage m'a exténuée. Le parcours de la combattante larguée. Virée, vannée, vidée. Départ Saint-Pétersbourg. Transit à Berlin. Puis Genève. Taxi dans la nuit jusqu'à Neuchâtel, les yeux rivés sur le dos et la nuque rigides du chauffeur impénétrable. Le mouvement qui m'a amenée jusqu'ici n'est pas naturel. C'est le mouvement perpétuel de la consolation. Le connaissez-vous ? Il est dicté par la nécessité de survivre. J'ai cherché un havre. Un élan instinctif m'a poussée vers une femme, une main douce. Quelle bonne âme avais-je à ma disposition ? J'ai fait l'état des lieux rapidement. Ma mère n'est pas en Europe. Elle prépare un enregistrement aux États-Unis et, à la réflexion, ce n'est pas une mauvaise chose pour moi : sa commisération aurait vite cédé le pas à l'ironie. Ma grand-mère, que la proximité humide de l'automne affaiblit toujours, prend les eaux en Toscane, et je ne veux pas l'inquiéter. Elle n'a pas besoin de cela. Sa fragilité la rend chaque jour plus minérale, plus transparente. Elle s'en va, petit à petit, s'effiloche dans l'air. Une personne qui veut partir, vous ne pouvez pas la retenir. Il y a cette résolution en elle depuis quelque temps.

Le visage de ma nouvelle belle-mère, Claudine, s'est imposé comme une évidence. Je la connais peu. Ou pas assez. C'est une contre-alto française.

– La dernière, m'a juré mon père qui exprime parfois le besoin de se justifier, mais s'alarme surtout de l'emprise de sa libido sur sa quantité de matière grise.

Après avoir épousé en premières noces une soprano, et en secondes, une mezzo, il cherche sans doute à se rassurer en se disant qu'il ne peut pas descendre plus bas sur le plan

de la tessiture. Après, il carburera à voile et à vapeur et passera chez les garçons.

Il me donne l'impression de lui être assez attaché, à celle-là, la troisième, pour lui avoir fait un enfant. Je vais avoir, à vingt-sept ans, un petit frère et j'ai apprécié la réaction spontanée de Claudine qui a bien voulu me servir de panse-cœur quand je l'ai appelée en lui disant que rester en Russie, c'était mourir assurément... Sans me connaître vraiment, elle n'a pas hésité une seconde, hier matin, au téléphone :

– Viens vite, je t'attends. Prends le premier avion. Je suis là. Reste autant de temps que tu voudras. Tu es chez toi ici, tu le sais bien.

J'ai foncé. Je n'avais aucune solution de repli. Et cette voix douce, calme, voilée de fatigue, qui semblait vouloir me faire un peu de place, a agi comme une main fraîche sur un front enfiévré.

Un chagrin d'amour, c'est un crabe qui vous ronge l'estomac nuit et jour, inlassablement. Avec ses pinces, il poursuit son travail de sape et n'a de cesse de vous laisser, épuisée, sur le flanc, à l'état de guenille. Je l'ai lu quelque part. Pour l'instant, je n'ai qu'une boule constante au creux de la gorge, chaude et douloureuse comme une vilaine angine, et j'attends qu'elle descende. En arrivant hier soir, je n'ai rien déballé de mes bagages ni de mon histoire. De toute façon, Claudine a tout compris en un regard. J'ai seulement posé l'étui de mon violon sur le meuble face à moi, bien en évidence, comme un encouragement à le reprendre très vite, mais sa vue me donne envie de vomir.

Une journée difficile m'attend. Rupture de contrat, explications, négociations, assurances. Je me suis enfuie, j'ai fait preuve de faiblesse et je sais qu'au chagrin d'amour, à

la peine viscérale qu'il engendre, je vais devoir ajouter les cajoleries agaçantes de ma mère, les sermons de mon père parce que, à nouveau, je n'aurai pas été à la hauteur. Mais l'ai-je jamais été ?

II

Je vous dois bien quelques explications sur cette manie Jagaçante de me justifier et d'esquiver constamment le regard de mes géniteurs. C'est que je suis issue d'un milieu bien particulier. Un monde fermé et très chic qui donne au profane, de l'extérieur, l'illusion d'une forme nouvelle d'aristocratie tant ses codes sont précis et un peu mystérieux. Un monde où l'on ne pénètre qu'à pas feutrés, en contraignant ses mouvements, ses humeurs, sa spontanéité, sa folie. Comme s'il était régi par une étiquette de cour impériale. Un monde de soie et de satin, de cheveux laqués, de bijoux exhumés, de fards soigneusement appliqués. Un monde où la seule excentricité tolérée est celle des interprètes, des musiciens sur scène tandis que l'assistance, confite dans un recueillement de façade, attend que des vagues la soulèvent de l'intérieur. Je compare souvent cela à une grand-messe, et cette émotion esthétique si raffinée, à une forme de foi. Sachez que, dans ce monde, mes parents sont comme un prince et une princesse.

On s'attend toujours à ce que les chiens ne fassent pas des chats. C'est un dicton qui se vérifie sur le papier. Quant à la réalité, c'est une autre histoire. J'ai été plongée entièrement, sans même que l'on me tienne par la cheville, dans un fleuve de bienfaits et de facilités. Je suis sûre que c'est la

laque sur les ongles de ma mère qui a été la véritable raison de cette immersion complète. En y réfléchissant bien, je ne vois pas une autre explication. Alessandra Monti-Sabatini n'a jamais eu grand-chose à voir avec la nymphe Thétis. Sa culture classique n'a pas la profondeur que l'on est en droit d'attendre d'une patricienne italienne. Elle n'a jamais été très dégourdie non plus, n'ayant jamais rien fait de ses dix doigts. Je n'ai donc reçu en cadeau de naissance aucune faiblesse, aucune fragilité. Puis, on m'a posée à terre et on m'a dit :

– Tu as toutes les cartes en mains. Fais prospérer tout ça.

J'ai été dès le départ l'un de ces êtres parfaits dont on attend qu'ils croissent, vivent, puis s'éteignent dans un état de sublimité absolue. Un être qu'on ne jalouse même pas tant il nous paraît hors de la réalité. Un être de magazine spécialisé et de couverture de luxe. Un être que rien ne fait dévier d'une trajectoire balisée par les feux de la rampe. Ou alors, il faut avoir pris soin de glisser un scrupule ou deux dans l'engrenage. Je me suis donc mise à les chercher, ces petits cailloux, car, très vite, très tôt, dès l'âge de conscience, je me suis mesurée à mes parents et j'ai vite compris que je n'étais pas à la hauteur. Paniquée, égarée, j'ai observé à ras de terre ces deux géants, j'ai passé au crible le sable de ma propre existence et j'ai vite cherché à donner de l'épaisseur à un personnage qui n'en avait pas. J'ai fait un drame de tout et j'ai pu passer parfois pour une enfant capricieuse. Si vous avez eu un jour cette impression de moi, sachez que ce n'était qu'une réaction de défense, un mode de survie.

Tenez, mon prénom, par exemple. J'aurais pu m'appeler Stefania. C'est si joli, Stefania, si rond, si lustré, si doux pour une petite Italienne quand elle est, en supplément, mâtinée de quelques chromosomes suisses. On m'a prénommée bizarrement Stéphanie, à la française, première incongruité qui ne va pas dans le sens des choses. Personne

ne parle français autour de moi. Je ne le parle pas moi-même. J'ai choisi et imposé la prononciation anglaise, précieuse, qui fait en douceur claquer le « s » contre le « t » et laisse filer les deux dernières syllabes avec grâce. Mais mon prénom est écorché à longueur de temps, le chuintement à l'allemande sur les deux premières consonnes me hérissant tout particulièrement.

Ce prénom français, quand j'y songe, doit tenir aux circonstances de la rencontre de mes parents, à Paris, à l'Opéra Garnier. Mon père est le chef d'orchestre et compositeur suisse Walter Rettner. Ma mère, la soprano Alessandra Monti-Sabatini. Cette saison-là, à vingt-trois ans, en Cio-Cio-San, elle a été éblouissante. Des photos attestent de sa très grande beauté. Un air de Françoise Dorléac. Des cils démesurés et fournis, un visage en forme de cœur joliment fendu au menton, un front gracile sous une frange épaisse, une fragilité éthérée de jeune première.

Ginevra, sa secrétaire particulière, qui a toujours tenu le compte des heurs et malheurs de sa patronne avec une précision tatillonne, m'a un jour raconté comment ça s'était passé, leur première fois, à ces deux-là. Évidemment, avec les précautions oratoires imposées par la pudeur filiale. Sans évoquer les bruits, les cris, la fureur tonitruante qui ont fait que, de mémoire de directeur de théâtre, jamais il n'y a eu raffut plus assourdissant que celui qui a ébranlé un certain jour la loge d'Alessandra Monti-Sabatini quand elle a jugé bon de régler ses comptes avec le beau Walter Rettner qui la snobait superbement.

C'était en février 1967. Le maestro, un homme déjà âgé de trente-sept ans, sérieux, cérébral, secret, était très inquiet à l'idée de travailler avec cette jeune chanteuse italienne capricieuse et médiatique que lui avait imposée la production. Les premières répétitions avaient déjà eu lieu, il ne lui avait

pas encore adressé la parole ni même jeté un regard –acrobatic proprement incroyable, car elle tenait le rôle-titre –, alors qu’il se montrait adorable, presque volubile avec les autres chanteurs.

Chez Alessandra, ce furent d’abord des soupirs agacés, puis des regards énervés côté face, voire carrément meurtriers côté pile, quand ils se plantaient dans le dos du bel homme indifférent. Quelques jurons étouffés dans les dents, trop indéliçats pour être révélés, émaillèrent la troisième reprise, effarouchèrent les oreilles à proximité et donnèrent la mesure de ce qui allait immanquablement suivre. La pression monta en puissance chez ma mère, qui jugeait honorables et recevables toutes les manifestations humaines excessives, tout particulièrement l’instinct meurtrier et l’esprit de vendetta, mais pas le dédain helvète.

Le jour de la répétition générale, elle ne se tint plus et décida que le moment était venu de procéder à un assainissement de ses relations professionnelles avec son chef d’orchestre. Selon le mode opératoire italien, bien entendu. C’est-à-dire qu’elle l’attrapa par le col de sa chemise alors qu’il passait devant la porte de sa loge, allongeant son grand pas élastique, le nez en l’air, inconscient du danger, sans doute perdu dans quelque combinaison musicale ou réglage de dernière minute. Il fut impressionné par les arguments qu’elle avança. Le gros chignon postiche d’un noir d’encre truffé d’épingles – on aurait cru une pelote de mercerie – et l’obi colorée qui tranchait sur un kimono blanc seraient du meilleur effet sur scène, mais aggravaient pour l’instant l’air furibond d’Alessandra, d’autant qu’on l’avait déjà poudrée de blanc et que la laque de ses sourcils et de ses lèvres lui conférait l’apparence d’une revenante du nô.

Mon pauvre père s’arrima comme il put à un portemanteau salvateur et subit de plein fouet l’avalanche transalpine

qui était toute de cheveux serpentins, d'yeux à la fois furieux et caressants, de lèvres douces qui s'ouvrirent sous le flot d'injures contenues depuis plusieurs jours pour s'attendrir bientôt en roucoulement pré-nuptial.

Honnêtement, dans le détail, on ne sait trop ce qui se passa là-dedans ; on peut toutefois le deviner sans avoir des dons de clairvoyance pour autant. Ginevra, qui apportait le plateau-repas de sa patronne, s'installa sur un banc dans les coulisses et patienta avec philosophie en s'éventant mollement. Elle fut vite rejointe par quelques chanteurs intrigués par le chambardement qui donnait à penser que l'on entreprenait des travaux d'envergure sur les fondations du vénérable bâtiment. Ce qui, en principe, ne se fait pas le jour de la générale. Parmi eux, Pinkerton, incarné par un gros ténor vaniteux et suintant qui triturerait sa casquette avec anxiété. Deux ou trois musiciens en plastron, nœud papillon dégoupillé, pointèrent leur museau. On les informa par courtoisie :

– On purge la dette, là-dedans.

Cela allait de soi. Les paris allaient bon train depuis quelque temps.

Bientôt, le couloir fut noir de monde, mais demeura étrangement calme, silencieux, à l'affût du moindre éclat, presque déçu que les portes des loges aient été si bien conçues jusque dans leur épaisseur. Seul le directeur du théâtre, un brave homme dépassé par les événements, un Français cartésien qui n'était pas en mesure d'imaginer une seule seconde ce que pouvait donner un torrent suisse bien glacé au contact de la lave italienne, osa rompre le recueillement :

– Il n'y avait pas la générale aujourd'hui ? Mademoiselle Monti-Sabatini n'est pas prête ? Je dis ça, je ne dis rien, mais la presse est là et commence à s'impatienter.

Être laminé par une tornade véronaise ne devait pas faire partie des habitudes de mon père, qui avait jusque-là

mené une vie calme et bien réglée, propice à l'épanouissement musical et à la création artistique, mais l'expérience dut lui plaire puisqu'il y revint d'abord avec curiosité, puis avec une franche inclination.

Ma mère sut être persuasive et je vous passe les détails sur ce que peuvent être les arguments d'une femme qui est belle et réellement talentueuse.

Trois mois plus tard, ils s'épousaient et me mettaient en route. Ils me souhaitaient ardemment et m'ont donc traînée partout avec eux au départ. Pas question de m'abandonner dans une pouponnière de luxe. J'ai bavé abondamment sur le velours rouge des sièges de La Fenice, au grand dam du concierge qui me suivait partout avec un flacon de détartrant pour conjurer les effets néfastes des reflux de lactose sur la trame précieuse. J'ai fait mes premiers pas au Carnegie Hall, à la grande frayeur de la harpiste titulaire, car les cordes de son instrument me servirent de fil à guider fort commode en la circonstance. Ma première bosse, c'est un Steinway de concert qui me l'a occasionnée. Quant à la percée de mes grosses incisives centrales, je ne sais plus quand ni où cela se passa, mais l'archet de Rostropovitch remplaça avantageusement mon anneau de dentition et doit s'en souvenir encore. Son propriétaire aussi d'ailleurs. Il m'a jeté un de ces regards la dernière fois que je l'ai croisé. Je me souviens de lui avoir souri de toutes mes dents pour le remercier et lui permettre d'en apprécier le parfait alignement.

Bref, avec un tel pedigree, il a fallu qu'on me place dès l'âge de cinq ans devant un piano. Je suis restée muette, immobile, interdite, devant ce déluge de touches noires et blanches absolument terrifiant dès lors qu'il a fallu en tirer quelque chose d'autre que le claquement sec du couvercle contre le cadre. Ouvert, fermé. Écho dans l'habitacle. Je

ferme les yeux. Je me souviens encore de ma peur avec une précision effrayante. Celle qui donne mal au ventre chez les petits enfants. Vibrations des cordes et tout l'animal s'ébranle, cétacé monstrueux. Un mugissement monte de la carcasse. Je suis persuadée qu'il y a là-dedans quelque chose d'abominable qui veut ma mort.

Walter et Alessandra, perplexes devant mon absence de réaction, ont émis l'hypothèse qu'il y avait eu un échange de berceaux à la maternité où ma mère avait accouché, à Genève. Leur véritable fille était peut-être élevée quelque part au fin fond de la Gruyère, par des marchands de coucous suisses absolument imperméables à ses prédispositions musicales. Impossible. J'ai la tignasse auburn de ma mère, une teinte très particulière que ma mère tient elle-même de la sienne. On se la refile consciencieusement dans la famille. C'est notre marqueur génétique. Même texture du cheveu aussi : des baguettes de tambour si bien ordonnées que les reflets en sont encore ravivés. Au soleil, j'ai souvent l'impression de me promener avec un départ de feu sur la tête. Les gens, effrayés par cet incendie spontané, s'écartent souvent. Par souci d'équité, j'ai hérité des yeux de mon père. Un bleu très foncé, un peu nébuleux, rêveur. N'ayant pu renier la filiation, sans doute ont-ils sérieusement envisagé l'idée de m'abandonner à la nuitée devant le portail d'un couvent catholique au Portugal, car, plus le temps a passé, plus je suis restée imperméable aux charmes du quart-de-queue qui trône dans le salon de musique de la maison de ma grand-mère, à Vérone, ou dans la belle propriété des bords du lac de Neuchâtel.